

## BASHAR MURKUS

**Bashar Murkus** est un auteur et metteur en scène palestinien né en 1992. Il a étudié le théâtre à l'université de Haïfa, où il enseigne maintenant l'art dramatique et la mise en scène. Depuis 2011, il a monté près de vingt pièces qui explorent des thèmes sociaux, politiques et humanistes, complexes et forts. Membre fondateur puis directeur artistique depuis 2015 de l'Ensemble et du Théâtre Khashabi, théâtre palestinien basé à Haïfa, indépendant politiquement et économiquement, il a pu diffuser son travail en Palestine, aux États-Unis et en Europe. Il est invité au Festival d'Avignon pour la première fois.

### ET...

ATELIERS DE LA PENSÉE avec Bashar Murkus

2050 : *Si nous n'avions pas supprimé la peine de mort ?*  
avec Amnesty International France,  
le 10 juillet à 14h30 à l'église des Célestins

Conférence de presse, le 22 juillet à 12h30  
dans la cour du cloître Saint-Louis

Dialogue artistes-spectateurs avec les Ceméa,  
le 22 juillet à 16h30 à l'église des Célestins

## المتحف LE MUSÉE

« *Nous orchestrons ta dernière image et nous allons la signer.* » De la scène plongée dans le noir résonnent des battements de cœur, pulsations égrainant le dernier jour d'un condamné. Dans un halo de lumière rouge, un visage fiévreux se profile tandis qu'une voix fait le récit détaillé d'une attaque terroriste dans un musée d'art contemporain. Quarante-neuf enfants et une enseignante ont été tués. L'homme qui a commis cet acte et qui attend son exécution depuis sept ans convie l'inspecteur de police qui l'a arrêté à son dernier repas. Les deux hommes se retrouvent, seuls, dans une pièce fermée. S'engage alors un dialogue inquiétant, dangereux et destructeur, un jeu où des coups pleuvent pour trouver un sens à la mort. Sur scène, le corps qui va mourir perd de sa consistance pour n'être plus qu'une vidéo, une image que Bashar Murkus a bien décidé de manipuler et malmener comme le ferait tout dirigeant qui a compris le rôle des icônes. Le jeune metteur en scène palestinien dissèque alors les origines de la violence, l'indicible « banalité du mal » et les similitudes entre la terreur individuelle et les terreurs systémiques. Dans sa pièce *Le Musée*, il nous exhorte à décaler notre regard pour mettre au centre le sens de nos actes, les injonctions (im)morales qui nous accablent et les raisons de s'en affranchir.

*In Bashar Murkus's tense and claustrophobic play, two fundamentally different men, or so it seems, question the significance of their actions as well as the meaning of life and death, or lack thereof.*

### DATES DE TOURNÉE APRÈS LE FESTIVAL

- 13 au 15 août 2021, Noorderzon Festival of Performing Arts & Society (Groningen, Pays-Bas)
- 8 octobre 2021, Baltic House International Theatre Festival (Saint-Petersbourg, Russie)
- 18 et 19 novembre 2021, Théâtre des 13 Vents, dans le cadre des Rencontres des arts de la scène Méditerranée (Montpellier)
- 9 au 18 décembre 2021, Khashabi Theatre (Haïfa)
- 20 au 22 janvier 2022, Schlachthaus Theatre Bern (Suisse)

75<sup>e</sup>  
ÉDITION

Pour vous présenter cette édition, plus de 1500 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle.



FR  
à propos du  
spectacle



EN  
about the show

FESTIVAL-AVIGNON.COM



#FDA21

Téléchargez l'application mobile officielle du Festival d'Avignon pour tout savoir de l'édition 2021 !

© Théo Mercier, 2021 / Graphisme : mine de rien  
Licences Festival d'Avignon : 2-1069626 / 3-1069629



FONDATION  
CREDIT  
COOPÉRATIF



FESTIVAL  
D'AVIGNON

المتحف  
LE MUSÉE  
BASHAR MURKUS

20 21 | 23 24 25 JUILLET 2021  
CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS

PREMIÈRE  
EN FRANCE

المتحف  
LE MUSÉE  
BASHAR MURKUS  
(Haïfa)

PREMIÈRE EN FRANCE

Durée 1h40

Spectacle en arabe  
surtitré en français et en anglaisDes scènes sont susceptibles de heurter  
la sensibilité de certains spectateurs.Avec

Henry Andrawes *l'inspecteur de police*  
Ramzi Maqdisi *le prisonnier*

Texte et mise en scène Bashar MurkusDramaturgie Khulood BaselCo-chercheur Majd KayyalMusique Nihad AwidatScénographie Majdala KhouryLumière et direction technique Muaz AljubeihAssistanat à la mise en scène Samera KadryTraduction en français et en anglais pour le surtitrage Lore BaetenProduction Khulood BaselTournée internationale Dalit Itai (as is presenting arts)Production Khashabi Theatre (Haïfa)

Coproduction Schlachthaus Theatre (Berne),  
Mousseem Nomadic Arts Centre (Bruxelles),  
Kunstencentrum Vooruit (Gand)

Avec le soutien de la Robert Weil Family Foundation,  
Sundance Institute Theatre Lab,  
et pour la 75<sup>e</sup> édition du Festival d'Avignon :  
Onda - Office national de diffusion artistique

En partenariat avec France Médias Monde

Spectacle créé le 14 novembre 2019 au Khashabi Theatre (Haïfa).

## ENTRETIEN AVEC BASHAR MURKUS

**Pourquoi abordez-vous des sujets aussi intenses et hautement politisés, comme ici celui du terrorisme et de l'extrémisme ?**

**Bashar Murkus** : Notre méthode de travail avec le Théâtre Khashabi, que nous avons créé en 2015 avec un groupe d'artistes palestiniens, commence par un très long processus de recherches. Nous ne choisissons pas le sujet parce qu'il est attirant ou politiquement important, mais parce qu'il nous place dans une zone d'inconfort et de danger. Pour *Le Musée*, nous avons d'abord essayé de comprendre ce qu'était le terrorisme. Nous avons remarqué que le mot « terrorisme » était problématique car il est marqué négativement. Nous nous sommes donc tournés vers la question de l'extrémisme, du radicalisme et de la signification que nous pouvons donner aux actes d'une personne qui essaie de changer le monde à sa manière. Je fais du théâtre car je crois que, d'une certaine façon, le théâtre et l'art plus généralement peuvent changer les choses et redessiner le monde dans lequel nous vivons. En plein milieu du processus créatif qui a duré un an et demi, je me suis demandé à quel point je serais prêt à utiliser la violence si je comprenais que le théâtre ne changeait rien, si ma famille était tuée, si ma maison était détruite, si je n'avais pas de quoi nourrir les miens. Il est très difficile de répondre à cette question car je crois qu'aucun être humain n'est très loin de faire usage de la violence pour faire du monde un lieu dans lequel il puisse vivre. Je préfère ne pas parler de la pièce comme d'une création qui a pour sujet une attaque terroriste, car ce n'est pas de cela dont il s'agit.

**Oui, le sujet de la pièce semble être une question universelle sur le sens de la vie et de la mort dans un monde violent. Vous évoquez d'ailleurs comme source d'inspiration le concept de « banalité du mal » de Hannah Arendt...**

Nous avons vraiment essayé de comprendre quel est le point de bascule où la radicalisation se transforme en acte, le moment très particulier où une personne se rend dans un lieu public pour tuer des gens. Ce que notre société et les médias construisent de l'image de ces personnes ne prend pas en compte le fait que c'est peut-être, pour elles, le seul moyen de changer leur réalité. Nous nous sommes ensuite interrogés sur la différence entre la guerre et le terrorisme, sans vouloir juger si la guerre est bonne et le terrorisme mauvais, ou l'inverse. En réalité, la seule différence entre les deux est que la guerre est justifiée par un État et nécessite beaucoup de moyens, un acte terroriste non. L'une est un terrorisme de pouvoir et l'autre un terrorisme individuel. Au-delà des banales discussions politiques, nous voulions observer les choses sous un angle plus humain. C'est là que nous avons rejoint les théories de Hannah Arendt et celles d'autres penseurs pour comprendre pourquoi, dans nos vies, nous commettons de tels actes. Le propos n'est donc pas le terrorisme, le pouvoir ou la guerre, mais un sujet plus large et plus profond qui questionne le sens des choses, nos responsabilités et nos capacités à remodeler le monde.

**Dans *Le Musée*, l'inspecteur répète : « Nous orchestrons ta dernière image et allons la signer. »**

L'organisation d'un attentat terroriste est toujours imaginée comme une mise en scène, comme un film réalisé pour un public qui le regardera. C'est une production qui comprend un metteur en scène, un caméraman, un producteur financier, comme pour une pièce de théâtre. Un texte est écrit, une personne doit se trouver à tel endroit à tel moment et faire telle action, et cela n'a de sens que si tout est filmé. L'exécution d'un condamné par un État, c'est aussi un spectacle. Par le passé, les exécutions étaient tenues en place publique pour que la population puisse y assister. Aujourd'hui, elles sont menées dans des pièces aseptisées dans lesquelles des « spectateurs » sont témoins de l'événement. Elles sont d'ailleurs filmées pour être vues et diffusées. Nous accédons ici à trois niveaux de théâtre. Le premier est l'attaque terroriste conçue comme une mise en scène, le deuxième est l'exécution, le troisième est la pièce elle-même en train de se créer. Les comédiens qui manipulent la caméra et contrôlent la vidéo apportent de très belles images à la scène. La vidéo leur permet également d'exprimer une réflexion qui va au-delà de la question du terrorisme, d'explorer toutes les possibilités concernant la gestion de l'histoire, de sa mémoire et des boucles de haine que cela entraîne.

**Dans quelles conditions travaillez-vous à Haïfa depuis la création du Théâtre Khashabi – nom qui signifie « bois » en arabe ?**

Le Théâtre Khashabi est un théâtre indépendant palestinien implanté à Haïfa. Être indépendant en Israël signifie que notre compagnie refuse les subventions du gouvernement. Nos créations sont donc plus libres et permettent plus d'ouverture sur le monde. C'est un choix politique et artistique. En tant que Palestiniens vivant sur place, nous combattons pour notre pays natal, pour notre identité. À Haïfa, contrairement à Gaza, nous ne nous battons pas pour notre vie, mais pour cesser d'être le miroir de l'État et du système. Nous ne pouvons et ne devons pas oublier que nous vivons dans un pays occupé. Nous choisissons donc de prendre nos responsabilités pour créer notre propre culture et notre art. En 2014, j'ai monté au Théâtre Al-Midan à Haïfa *The Parallel Time*, pièce qui évoquait les prisonniers politiques palestiniens détenus dans les prisons israéliennes. Le sujet très controversé a provoqué la suppression des subventions du ministère de la Culture et de la municipalité, menant le théâtre à sa fermeture. Cette pièce créait un récit différent, posant une question essentielle qu'Israël ne voulait pas nous voir poser. Il est pourtant crucial de pouvoir créer sans restriction. Nous devons aussi nous battre contre le réel danger que constitue l'autocensure. *Khashabi* en arabe a deux significations, c'est d'abord le bois, la matière, mais c'est aussi la scène, le plateau « en bois ». Sur le logo est dessiné un arbre qui sort un peu de son cadre, dans l'espoir qu'il portera des fruits, non seulement à Haïfa mais dans le monde entier.

Entretien réalisé par Malika Baaziz en janvier 2020